

« Lorsque Pilate entendit parler de la Galilée, il lui demanda s'il était Galiléen.

« Et sachant qu'il était de la juridiction d'Hérode, qui était alors à Jérusalem, il le renvoya devant lui.

« Hérode fut fort aise de voir Jésus ; parce qu'il avait ouï-dire beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait de lui voir faire quelque miracle.

« Il lui fit donc plusieurs questions ; mais il ne lui répondit rien.

« Hérode avec toute sa cour le méprisa, et, l'ayant fait vêtir d'une robe blanche par moquerie, le renvoya à Pilate. » (1)

Le palais d'Hérode est à environ cent pas de celui de Pilate ; il est assez beau. Il suffit de le voir, pour reconnaître que c'est une construction moderne. La crainte d'essuyer un refus nous empêcha de demander la permission d'y entrer.

Du palais d'Hérode, nous nous rendîmes, en parcourant la Voie Douloureuse, dont nous vîmes les stations, à la maison d'Anne. Elle est sise près de la porte de Sion, qui la sépare du palais de Caïphe, son gendre, d'où elle est éloignée de deux à trois cents pas environ. Démolie, comme le reste de la ville après le siège de Titus, elle a été remplacée par une église qui appartient aux Arméniens. On y fait remarquer à gauche, en entrant, l'endroit où le Sauveur fut détenu, avant d'être présenté à Anne ; et, à quelques pas de là, l'emplacement de la salle où il lui fut présenté.

« Le grand prêtre interrogea Jésus touchant ses disciples, et touchant sa doctrine ;

« Et Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblaient, et je n'ai rien dit en secret ;

« Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit ; ils savent ce que j'ai enseigné.

« Lorsqu'il eut dit ces mots, un des gens qui étaient là présents donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » (2)

À sept heures du soir devait avoir lieu, dans l'église du St. Sépulture, une procession solennelle, à laquelle a coutume d'assister une foule immense de gens de tout âge et de toutes religions. Les catholiques, les Grecs, les Turcs, les protestants, tous s'y portent en masse, attirés, les uns par la piété, et les autres par la curiosité, quelques-uns, enfin, par l'envie d'insulter au culte latin.

La procession était commencée, lorsque nous arrivâmes à l'église ; de la chapelle de l'apparition, où s'était faite la première station, elle s'était dirigée vers l'autel de la division des vêtements, où nous la rejoignîmes. De cette seconde station, elle défila vers l'Impropère, où un religieux prononça quelques mots sur le mystère qu'on honore en cet endroit ; après quoi elle se remit en marche. Mais cette fois, nous eûmes à gémir, en entendant les cris qu'une foule de gens, parmi lesquels je crus reconnaître plusieurs catholiques, se mirent à pousser ; il y avait là de quoi allumer mon zèle. Indigné de voir la maison du Seigneur traitée de la sorte, je me séparai sur-le-champ de la procession, et me dirigeai vers le Calvaire, où je la précédai de quelques instants.

Il est d'usage, en ce jour, de faire porter, en tête de la procession, un Christ en relief, de grosseur et de grandeur presque naturelles, dont les pieds et tous les autres membres se prêtent aux divers mouvements qu'on veut leur imprimer. Au moyen de ce Christ, on représente les mystères de la Passion, tels que le crucifiement, la descente de la croix, l'embaumement et la descente dans le tombeau. Cet usage est ancien chez les Orientaux et en grande vénération parmi eux. Ils y tiennent fort ; aussi ne serait-il ni facile ni prudent de le vouloir abolir.

Il y avait déjà quelque temps qu'un prédicateur avait entonné, dans la chapelle du crucifiement, un sermon en langue espagnole, lorsque fatigué, et, en même temps, dégoûté de l'indévoction que je voyais peinte sur la plupart des visages, je pris le parti de m'en aller ; suivi de mon compagnon et de M. Franchini, je m'arrachai, comme je pus, de la foule, et repris, avec eux, la voie de notre hôtel. Notre départ, bien entendu, n'interrompit pas la cérémonie, qui ne se termina que bien tard dans la nuit. L'orateur, pour parler avec le P. Géramb, qui y assista pendant son séjour à Jérusalem, s'étant, comme il est toujours de règle en pareille conjoncture, arrêté au fait du crucifiement, plusieurs religieux, attachèrent l'image du Christ à la croix avec des clous, puis la plantèrent dans le trou, où la vraie croix fut autrefois dressée. Le récit de la mort du Sauveur terminé, un des religieux s'éleva à la hauteur de la croix et ôta la couronne d'épines de la tête de l'effigie, tandis que d'autres, armés de tenailles et de marteaux, en enlevèrent

les clous ; après quoi ils descendirent le corps à terre, au moyen de linges blancs, qu'ils lui passèrent par-dessous les bras. Enfin, le célébrant et tous les religieux s'approchèrent pour baiser, avec respect et à genoux, la couronne et les clous, qui furent offerts à la vénération des assistants. La procession s'avança ensuite, la couronne et les clous déposés dans un bassin d'argent, et le corps porté par quatre religieux, vers la pierre de l'onction, d'où, après avoir représenté Joseph d'Arimathie, Nicodème et les Saintes Femmes, embaumant le corps de Jésus, elle se rendit au St.-Sépulture ; là le corps fut placé sur le marbre qui recouvre le saint tombeau.

Le jour suivant, Samedi Saint, fut consacré à la visite des quelques monuments sacrés qu'il nous restait encore à voir. Nous débûtâmes par la Piscine Probative. Cette piscine, connue encore sous le nom de Piscine des Brebis, ou de Bethesda en hébreu, est située au nord de la mosquée d'Omar, non loin de la porte de St. Etienne. Le nom de Piscine des Brebis lui est venu de ce qu'on y lavait autrefois les brebis destinées aux sacrifices du temple, qui n'en était pas éloigné. Elle était entourée de cinq portiques, destinés à loger les malades qui y accouraient de toutes parts ;

C'étaient des aveugles, des boiteux, des paralytiques qui attendaient le mouvement de l'eau ;

« Parce qu'un ange du Seigneur, descendant, de temps en temps dans la piscine, agitait l'eau ; et le premier qui entrait dans la piscine, après l'agitation de l'eau, était guéri de sa maladie, quelle qu'elle fût.

« Il y avait là un homme malade depuis trente-huit ans.

« Jésus l'ayant vu couché, et sachant qu'il y avait long-temps qu'il était malade, lui dit : Voulez-vous être guéri ?

« Il lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me mettre dans la piscine, lorsque l'eau est troublée ; car lorsque j'y vais, un autre me prévient.

« Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et marchez.

« Aussitôt cet homme fut guéri, il porta son lit et marcha. » (1)

Cette piscine ou lavoir, que Salomon avait fait creuser pour le service du temple, est très-vaste ; elle a cent cinquante pas de long sur quarante de large. Elle est aujourd'hui entièrement desséchée. On en a fait un égout ; c'est le réceptacle des immondices de la ville. Des cinq arcades qu'on lui connaissait du temps de Jésus-Christ, on n'y en découvre plus que deux, du côté de l'occident ; et encore sont-elles en parties comblées de terre.

De la piscine, nous nous dirigeâmes vers la porte St. Etienne, près de laquelle nous aperçûmes, chemin faisant, une mosquée qui, selon quelques voyageurs, occupe le lieu même où la Sainte Vierge est venue au monde ; cette légende toutefois me semble dénuée de fondements. Passant donc outre, nous franchîmes la porte de la ville, et prîmes la voie qui mène au tombeau de la Sainte Vierge, placé sur le bord oriental du Cédron. L'église renfermant ce monument appartient depuis long-temps aux Grecs schismatiques, qui, au moment que nous y descendîmes, étaient à chanter une messe solennelle. Leur chant toujours nasillard nous parut, au dernier point, désagréable et maussade.

Le vestibule de cette église a vingt-cinq pieds carrés environ. La porte, qui est pratiquée dans une tour également carrée, est construite en pierres taillées, et regarde le midi. L'escalier, qui conduit dans ce sanctuaire souterrain, est long de cinquante degrés tout en marbre, sur une quinzaine de pieds de large, et laisse voir, à gauche, le tombeau de St. Joseph, et à droite, ceux de St. Joachim et de Ste. Anne. Le sépulture de la Ste. Vierge se trouve à-peu-près au centre de l'église ; placé dans une petite chapelle, où brûlent nuit et jour un grand nombre de lampes d'or et d'argent, il est surmonté d'un petit dôme, dans le style grec, comme le reste de l'édifice. L'abord en est facilement accordé à tout le monde ; on nous permit d'y pénétrer, et même de cueillir quelques-unes des fleurs que la piété avait déposées sur la pierre qui recouvre le saint tombeau.

Cette église, au point de vue du travail, est vraiment surprenante ; elle est entièrement construite dans le roc vif. La construction en remonte, selon quelques uns, au temps de Ste. Hélène, à qui ils en font honneur ; d'autres l'attribuent à l'empereur Théodose. Détruite dans la suite par Cosroès, roi des Perses, elle resta ensevelie sous ses ruines jusqu'au temps de Godefroy de Bouillon le restaura de ses propres deniers, et en confia la garde à des religieux.

La dévotion des chrétiens pour ce sanctuaire date de loin ; St. Guillibaud, qui florissait en 740, en fait mention dans la relation de son voyage à Jérusalem ; il visita et honora le tombeau de la

(1) Luc XXIII, 7, etc.

(2) Joan. XVIII, 19, etc.

(1) Joan V, 6, etc.